

réception enthousiaste à ce vice-roi. Deux mois après son entrée officielle, c'est à dire le 27 août 1785, il y eut une gelée générale qui fit perdre la récolte du maïs et causa une telle famine que cette année fut appelée : « l'année de la faim ». Les suites de cette famine occasionnèrent une épidémie qui fit donner à l'année suivante le nom de : « l'année de la peste ». Galvez tâcha de remédier à cette double calamité, mais ayant commis, pour se rendre populaire, quelques étourderies indignes de la gravité de ses fonctions, il écorna la considération dont il jouissait; sa conduite devint suspecte et lui valut de sérieux ennuis.

Désirant montrer ses talents de cocher et la beauté de la vice-reine, il sortait fréquemment en calèche découverte, conduisait lui-même les chevaux et leur faisait faire en présence du public mille évolutions dans le cirque où se tenaient les courses de taureaux. Il plaça son fils, encore enfant, dans le régiment de Zamora, pour lui donner rang de soldat et fit dîner tout le régiment sur la terrasse du palais en souvenir de cet événement. En revenant un jour de Tacuba, il rencontra trois criminels qui allaient être pendus par sentence du tribunal de l'Acordada; la foule qui suivait ces malheureux demanda leur grâce et le vice-roi la leur accorda de suite. Quoique la cour de Madrid ne lui fit aucun reproche d'avoir empiété de la sorte sur les privilèges royaux, elle le prévint de ne plus recommencer. Lorsqu'on faisait la distribution de maïs aux plus nécessiteux, pendant l'année de la faim, il allait présider presque journellement à cette distribution sans suite et souvent sans chapeau.

Ces excentricités, si peu conformes à la dignité que les vice-rois avaient montrée jusqu'alors, firent soupçonner qu'il avait quelque projet secret de se déclarer indépendant de la couronne d'Espagne; ces soupçons augmentèrent encore à Madrid, lorsqu'on apprit qu'il faisait construire un palais à Chapultepec pour les vice-rois. Au sommet de la colline on voyait un ermitage dédié à saint François Xavier, sur l'emplacement d'un ancien *téocalli* aztèque; au pied

de cette colline se trouvait la petite maison dans laquelle se logeaient les vice-rois à leur arrivée, en attendant leur entrée dans la capitale. L'administration de cette localité avait passé d'un *alcade mayor* à la municipalité de Mexico. L'ancienne maison n'avait été réparée qu'une seule fois par le duc d'Albuquerque; le marquis de Croix, voulant y faire de nouvelles réparations, en demanda l'autorisation à Madrid; cette autorisation n'arriva que sous Bucareli, et ce ne fut que le comte de Galvez qui reçut des secours convenables pour commencer les travaux. Celui-ci entreprit la construction d'un vrai palais sur le sommet de la colline; il fit tracer des jardins et des ouvrages en maçonnerie qui lui donnaient l'air d'une fortification; mais, soit insuffisance des moyens, soit par ordre supérieur, les travaux furent suspendus jusqu'après l'indépendance où Chapultepec devint une école militaire.

Galvez, accablé de chagrins et de déboires qui lui venaient de Madrid, à cause de sa conduite, tomba malade, remit ses pouvoirs à l'Audience le 13 octobre 1786, et mourut le 30 novembre de la même année. Malgré le peu de temps qu'il gouverna, il fit restaurer et peindre le palais, commencer ou continuer les tours de la cathédrale, reconstruire les chaussées de Vallejo, de la Piedad et de San Agustin de las Cuevas, éclairer et paver beaucoup de rues. Sous ce vice-roi l'on vit établir à Mexico, dans la rue de Tacuba, le premier café; un garçon, placé à la porte, appelait, chaque matin, le public en criant : — « Venez prendre du café au lait et du pain au beurre à la mode française! »

Le successeur du comte de Galvez, monseigneur l'archevêque de Mexico, D. Alonso Nuñez de Haro y Peralta, n'était entré en fonction qu'en qualité de vice-roi intérimaire, le 8 mai 1787; mais il fut ensuite confirmé dans ce poste et reçut en même temps le cordon de Charles III. Il mourut le 16 août de la même année, après avoir consolidé le système des intendances organisé par le visiteur Galvez, et fait inaugurer l'hôpital de Saint-André.



Le nouveau vice-roi, D. Manuel Antonio Florès, prit en main les rênes du gouvernement le 17 août 1787. Il était ancien vice-roi de Santa-Fè et lieutenant général de l'armée royale. Son fils épousa une demoiselle Teran, de Mexico, devint comte de Casa Florès, vice-roi de Buenos-Ayres et ambassadeur d'Espagne en France. Ce mariage obligea D. Antonio Florès à se démettre de ses fonctions, la soupçonneuse, mais saine politique du gouvernement espagnol, à cet égard, ne permettant pas à ses hauts fonctionnaires d'avoir des intérêts de parenté dans le pays qu'ils administraient. Le ministre Galvez, ayant résolu de séparer au Mexique l'administration des rentes des attributions de la vice-royauté, nomma surintendant des finances D. Fernando Mangino; mais les complications et les embarras soulevés par cette mesure la firent abandonner de suite. Mangino fut appelé au conseil des Indes et les finances furent administrées par le vice-roi comme avant. En 1786, D. Antonio Florès leva les deux régiments d'infanterie appelés « Vétérans de la Nouvelle-Espagne et de Mexico; » l'année suivante il organisa celui de Puebla. Sous le gouvernement de ce vice-roi, on essaya pareillement de partager le pays en deux grands commandements des provinces intérieures; cette mesure adoptée, puis abandonnée, fut reprise en 1810 à cause de la révolution.

Le 14 décembre 1788, Charles III mourut laissant la couronne à son fils Charles IV. Pendant les vingt-neuf années de règne du roi défunt, grâce à l'habile administration des vice-rois qu'il avait su choisir, l'hôtel des Monnaies de Mexico frappa 480,083,975 piastres, dont 474,358,663, soit environ deux milliards deux cent soixante-douze millions de francs, entrèrent en Espagne. Voilà ce que produisait le Mexique seulement avec ses mines; si l'on songe maintenant à ce qu'il pourrait produire avec les nouveaux procédés qui ne laissent plus perdre la prodigieuse quantité de métaux précieux qui se perdaient et se perdent encore par les procédés imparfaits qui s'emploient dans ce pays; si l'on réfléchit aux

trésors immenses qu'il renferme comme métaux de toutes sortes, bois précieux et de construction, à la fécondité de son sol si peu cultivé, aux éléments de commerce et d'industrie qu'il possède, on comprendra facilement que pendant bien des siècles l'Europe pourrait retirer des milliards et des milliards de ce pays qui ne peut, depuis qu'il est en république, payer aucun de ses créanciers!

Charles IV nomma D. Juan Vicente de Guemes Pacheco de Padillo, deuxième comte de Revilla Gigedo, à la vice-royauté du Mexique; il fit son entrée solennelle dans la capitale le 17 octobre 1789 et gouverna jusqu'au 11 juillet 1794. Ce fut sous ce vice-roi qu'eut lieu l'assassinat de D. Joaquin Dongo, exécuteur testamentaire du bailli Bucareli; Dongo et toutes les personnes de sa maison furent assassinés; mais les archives ne disent pas si ce crime avait pour mobile le pillage ou la vengeance. Le comte montra dans cette circonstance tant d'énergie et d'habileté que les coupables, trois Espagnols nommés Aldama, Blanco et Quintero, furent découverts et exécutés quinze jours après par le *garrote* sur la place de Mexico. Cette promptitude à punir les meurtriers d'une famille honorable valut au vice-roi le titre de « Vengeur de la justice » qui se mit à ses portraits. La ville, consternée par un tel crime, le fut encore davantage par l'apparition d'une aurore boréale, phénomène qui ne s'était jamais vu au Mexique. Aussi, la population en voyant le ciel tout en feu crut-elle à la fin du monde et se précipita en foule dans les églises pour se préparer à la mort.

Toute l'administration du comte de Revilla Gigedo n'est qu'une série de mesures intelligentes pour améliorer et réformer les différentes branches administratives, embellir la ville, soulager la condition des Indiens et répandre le bien-être dans les basses classes de la société. Il protégea les sciences et les découvertes utiles et se suscita de nombreux ennemis par ses hautes capacités et son inflexible amour de la justice. Malgré les ordres du roi, le conseil des Indes ne voulut pas le dispenser du jugement à l'égard du rendement



des comptes *juicio de residencia*. Nommé directeur général de l'artillerie, pendant le procès, le comte mourut avant de connaître la sentence qui rendait hommage à son intégrité et condamnait la municipalité de Mexico à payer les frais du procès pour s'être constituée son accusatrice.

Son successeur, D. Miguel de la Grua Talamanca y Branciforte, marquis de Branciforte, était un Sicilien de la famille des princes de Carini; il avait épousé doña Antonia Godoy, sœur du prince de la Paix, ce qui lui valut après son mariage le titre de grand d'Espagne de première classe et la Toison d'or. Il prit possession du pouvoir le 12 juillet 1794, et, trouvant qu'il n'avait pas assez d'honneurs, il voulut qu'on le traitât dans les cérémonies publiques comme la personne du souverain; il recevait l'Audience et les autres autorités assis sur un trône, tandis que les autres vice-rois les avaient toujours reçues debout. Désirant s'enrichir, il se servit de l'intermédiaire d'un certain D. Francisco Perez Soñanes, comte de Contramina qui devint le canal par lequel passaient les faveurs et les concessions du vice-roi d'un côté, et l'argent des pétitionnaires de l'autre. Le rétablissement des corps provinciaux dissous, comme étant inutiles, par le comte de Revilla Gigedo, devint une mine d'or pour le marquis de Branciforte. La révolution française ayant amené la guerre entre l'Espagne et la France, le vice-roi crut devoir persécuter les quelques Français qui se trouvaient alors au Mexique; cette petite persécution ne fut pas infructueuse pour ce fonctionnaire.

Quoique le gouvernement des vice-rois eût été presque constamment des plus paternels, des plus sages et des plus intelligents, on commença en 1795 à remarquer au Mexique des symptômes de révolution contre la mère-patrie. La première conspiration découverte à cette époque, et qui n'eut aucune suite, avait pour chef un Andalous du nom de D. Juan Guerrero. L'histoire reste muette sur la cause de ces symptômes; il est probable qu'on les devait moins à la conduite du marquis qu'à la rivalité des créoles et des Espagnols, aux

lois prohibitives qui maintenaient le Mexique dans une déplorable situation économique, le rendant dépendant de l'Espagne jusque dans les objets de consommation que le pays pouvait produire. Les créoles, on le sait, ne jouissaient d'aucun droit politique, ils étaient laissés à l'écart dans tous les emplois administratifs et judiciaires, et ne participaient en aucune manière au gouvernement de leur patrie; les Espagnols seuls occupaient les fonctions importantes quelles qu'elles fussent. Les créoles comme les Indiens étaient frappés d'interdit et formaient deux classes de parias ou de suspects que les Espagnols traitaient avec dédain.

En interdisant les libertés les plus élémentaires et les plus indispensables, en étouffant l'instruction publique et le développement de l'intelligence, en plaçant ses colonies dans une sorte de blocus qui leur interdisait toute relation avec l'étranger, l'Espagne espérait conserver éternellement ses possessions transocéaniques à l'état de provinces humbles, soumises, incapables de se révolter contre la mère patrie et toujours fécondes en immenses richesses dont elle seule profiterait; l'Espagne se trompait. L'activité humaine est une force qui ne se comprime que pour un certain temps et dans certaines limites; les gouvernements sages et prévoyants doivent diriger cette force et non la comprimer, car tôt ou tard elle se tourne contre eux et les comprime à son tour, quand elle ne les brise pas. Le gouvernement espagnol fit une triste expérience de cette incontestable vérité; bientôt on verra les créoles et les Indiens profiter des circonstances, unir leurs forces, demander les armes à la main la revendication de leurs droits politiques et se déclarer indépendants, voyant que la cour de Madrid leur refusait ces droits et méconnaissait ainsi ses propres intérêts.

Avec le marquis de Branciforte commença la décadence du pouvoir de la métropole dans la Nouvelle-Espagne; ce vice-roi ne sut guère que s'enrichir. En 1796, il inaugura sur la place de Mexico la statue équestre de Charles IV; il donna le nom de la reine Louise à la route royale de Vera-Cruz à



Mexico qu'il fit tracer, élargir et passer par l'itinéraire qu'elle suit actuellement et proclama la liberté de fabrication de l'eau-de-vie de canne. Le 17 mai, son successeur D. Miguel José de Azanza étant arrivé à Vera-Cruz sur le *Monarca*, après avoir trompé la vigilance des Anglais qui bloquaient Cadix, le marquis remit ses pouvoirs au nouveau vice-roi et s'embarqua sur le *Monarca* pour le Ferrol, avec quinze millions de francs pour le roi et dix pour lui!

D. Miguel de Azanza avait été, l'on s'en souvient, secrétaire du visiteur Galvez qui l'avait fait mettre pendant quelque temps en prison pour avoir révélé sa folie momentanée. Dans la vice-royauté, D. Miguel se conduisit avec beaucoup de probité et se fit généralement estimer. Ayant envoyé des troupes dans les environs de Vera-Cruz pour défendre les côtes, il eut la douleur de les voir presque toutes mourir en très peu de temps de la fièvre jaune. Il essaya d'augmenter la population des deux Californies par des envois d'enfants trouvés d'un certain âge. Il établit des brigades, composées des corps de milice, et donna le commandement de celle de S. Luis Potosi au général D. Félix Calleja, dont je parlerai longuement dans le second volume de cet ouvrage, et qui devint vice-roi. Une nouvelle conspiration, appelée des *Machetes* — énormes couteaux qui se portaient ordinairement contre les bottes ou à la ceinture, — fut dénoncée à D. Miguel; elle lui révéla le danger qu'il y avait pour le pays de faire jouer le ressort révolutionnaire qui existait dans la rivalité entre les créoles et les Espagnols, déjà désignés sous le nom injurieux de *Gachupinos*. En laissant le gouvernement, D. Miguel de Azanza épousa sa nièce, veuve du comte de Contramina, fut fait prisonnier par les croiseurs anglais, puis nommé conseiller d'État, après être rentré en Espagne; il devint duc de Santa-Fé, sous le roi Joseph, et mourut finalement à Bordeaux en 1826.

Le cinquante-cinquième vice-roi, D. Félix Béranguer de Marquina, prit possession du pouvoir le 30 avril 1800. On ne sut jamais par quel mystère cet officier parvint à une si

haute dignité. Chef d'escadre de la marine royale, fait prisonnier par les Anglais et conduit à la Jamaïque, il obtint la permission de venir au Mexique. Homme de bonne intention et d'une grande probité, mais dénué des capacités nécessaires à la position qu'il occupait, il ne sut que presser les juges d'accélérer les causes en litige dans les tribunaux. Aussi son administration n'est-elle signalée que par la paix qui se fit en Europe entre l'Espagne, l'Angleterre et le Portugal, une conspiration des Indiens de Tepic et un tremblement de terre.

Ce fut sous le gouvernement de son successeur, D. José Iturrigaray, que commença la guerre de l'indépendance du Mexique. Le jour de son entrée au pouvoir, — 4 janvier 1803, — il y eut pendant la course des taureaux donnée en son honneur une éclipse de soleil presque totale qui interrompit un instant la fête. Dans le mois de juin, le vice-roi fit un voyage à Guanajuato pour visiter les mines et fut reçu comme un monarque; les ouvriers mineurs, splendidement habillés, traînèrent spontanément sa voiture à son entrée comme à sa sortie de Guanajuato; la députation des mines et les propriétaires lui firent de magnifiques cadeaux en minerais d'or et d'argent. Lors de son retour dans la capitale, il permit à la municipalité de Celaya de faire courir des taureaux, à la condition que le produit de ces courses serait destiné à la construction d'un pont sur le Rio de la Laja. Le 9 décembre de cette même année, la statue équestre en bronze de Charles IV, commandée par Branciforte étant terminée, on détruisit la statue provisoire en plâtre inaugurée en 1796, et l'on inaugura celle de bronze; elle se trouve aujourd'hui presque à l'entrée de la promenade Bucareli, en face du cirque; M. de Humboldt se trouvait à cette inauguration.

En 1804 arriva la commission dirigée par D. Francisco Xaxier de Balmis pour la propagation du vaccin; Iturrigaray avait déjà développé l'usage du vaccin qu'il avait fait venir de la Havane par le docteur D. Juan de Arboleya; le propre



fil du vice-roi fut le premier enfant vacciné au Mexique par ce célèbre docteur. L'année suivante, on apprit au mois de mars la nouvelle déclaration de guerre contre la Grande-Bretagne, à la suite d'une agression inqualifiable de cette puissance qui s'empara de quatre frégates espagnoles, allant à Cadix et chargées de métaux précieux venant de l'Amérique méridionale. Le vice-roi reçut des ordres pour mettre le pays en état de défense, et l'armée qu'il organisa alors avec les corps de vétérans et de milices devint la pépinière d'où sortirent les troupes qui combattirent la révolution de 1810.

On verra dans le second volume de cet ouvrage, lorsque je raconterai l'histoire de l'indépendance, que dans la nuit du 16 septembre 1808, trois cents Espagnols, dirigés par D. Gabriel de Yermo, s'emparèrent de la personne du vice-roi, le dépouillèrent de ses fonctions et mirent provisoirement à sa place D. Pedro Garibay. Ferdinand VII était déjà sur le trône depuis le 19 mars 1808, après l'abdication de son père. Pedro Garibay avait été choisi pour remplacer son prédécesseur, parce qu'il était le plus élevé en grade dans l'armée et que l'Audience n'avait pas voulu ouvrir la lettre de succession. Ce vice-roi ne gouverna que jusqu'au 19 juillet de l'année suivante. Pendant les dix mois qu'il resta à la tête du gouvernement, ses actes révèlent qu'il était sous la pression du parti qui lui avait donné le pouvoir; il ordonna la dissolution des troupes organisées par Iturrigaray et envoya beaucoup de numéraire en Espagne, ce qui lui valut le titre de capitaine général et le grand cordon de Charles III, lorsqu'il dut remettre le gouvernement entre les mains de son successeur.

Le nouveau vice-roi, D. Francisco Xavier de Lizana y Beaumont, était archevêque de Mexico; pendant son administration les partisans d'Iturrigaray triomphèrent et l'esprit d'indépendance se propagea avec une effrayante rapidité; à Valladolid, — appelée depuis Morelia — dans le Michoacan, il y eut une conspiration qui fut découverte et

comprimée au moment d'éclater. La régence déposa l'archevêque, ne le trouvant pas assez énergique, et l'Audience, présidée par D. Pedro Catani, gouverna le pays depuis le 8 mai 1810 jusqu'au 14 septembre de la même année.

L'histoire du cinquante-neuvième vice-roi D. Francisco Xavier Venegas est celle de la guerre de l'indépendance, proclamée dans l'État de Guanajuato par le curé Hidalgo; elle se continua pendant la vice-royauté de D. Felix Maria Calleja qui gouverna depuis le 4 mars 1813, jusqu'au 20 septembre 1816, et de D. Juan Ruiz de Apodaca, son successeur, qui conserva le pouvoir jusqu'au 5 juillet 1821. Avant d'esquisser l'histoire de cette révolution, je dois ajouter, pour terminer la nomenclature de ces vice-rois, que D. Juan O'Donoju, soixante-deuxième et dernier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, vint à Vera-Cruz le 21 juillet 1821, et, trouvant toute cette contrée en insurrection, accepta le traité de Cordova, se rendit à Mexico le 26 septembre de la même année et mourut le 8 octobre suivant d'une attaque de pulmonie.

Avec lui s'éteignit la domination espagnole qui dura trois siècles, pendant lesquels le Mexique avait joui d'une ère de calme et de prospérité qu'il n'a pas su conserver depuis son indépendance et dont il avait peu joui sous la monarchie aztèque. Pendant ces trois siècles, il est vrai, ce malheureux pays était privé de bien des libertés que le gouvernement espagnol aurait dû lui donner; ses habitants furent maintenus dans une ignorance, un obscurantisme, une tutelle puérile des plus déplorables, mais il ne faut pas oublier qu'avant notre révolution de 1789, l'Europe n'était guère mieux partagée à ce point de vue et qu'elle ne jouissait ni du calme, ni de la prospérité, ni d'une administration aussi paternelle, aussi intelligente, aussi morale que le Mexique. Bien des fois j'ai causé longuement dans cet infortuné pays avec des vieillards qui avaient servi sous les vice-rois, et lorsqu'ils me disaient qu'ils regrettaient cette époque de paix et de bonheur relatif, je les croyais sans difficulté; quand on aura lu l'histoire de la république et celle du nouvel empire, on le



croira pareillement, car l'indépendance du Mexique ne lui a pas donné la liberté mais la ruine, la misère ainsi qu'un esclavage plus dur et plus odieux que celui dont il souffrait sous les Moctezumas et les Espagnols. Pourtant, chose étrange, si le temps et le régime passé sont regrettés, les Espagnols ne le sont pas; ils ont laissé des inimitiés ineffaçables et des souvenirs encore récents qui rendent impossible toute tentative de rapprochement entre la mère patrie et ses colonies. La race latine a cela de malheureux qu'elle est plus portée vers la conquête que vers la colonisation, vers le despotisme que vers la liberté; elle a l'esprit plutôt chevaleresque que positif, elle est la race du passé et non celle de l'avenir, mais elle est assez puissante, assez virile pour ne point se laisser dominer par les races saxonnes qui semblent vouloir diriger la civilisation moderne au point de vue politique, industriel et commercial; espérons qu'elle se régénèrera au Mexique comme ailleurs, et ne se laissera pas enlever le sceptre qu'elle a su conserver depuis tant de siècles.

FIN DU TOME PREMIER.

*M. H. H.*





